



THÉÂTRE
Autobahn de Neil LaBute
Page E 4

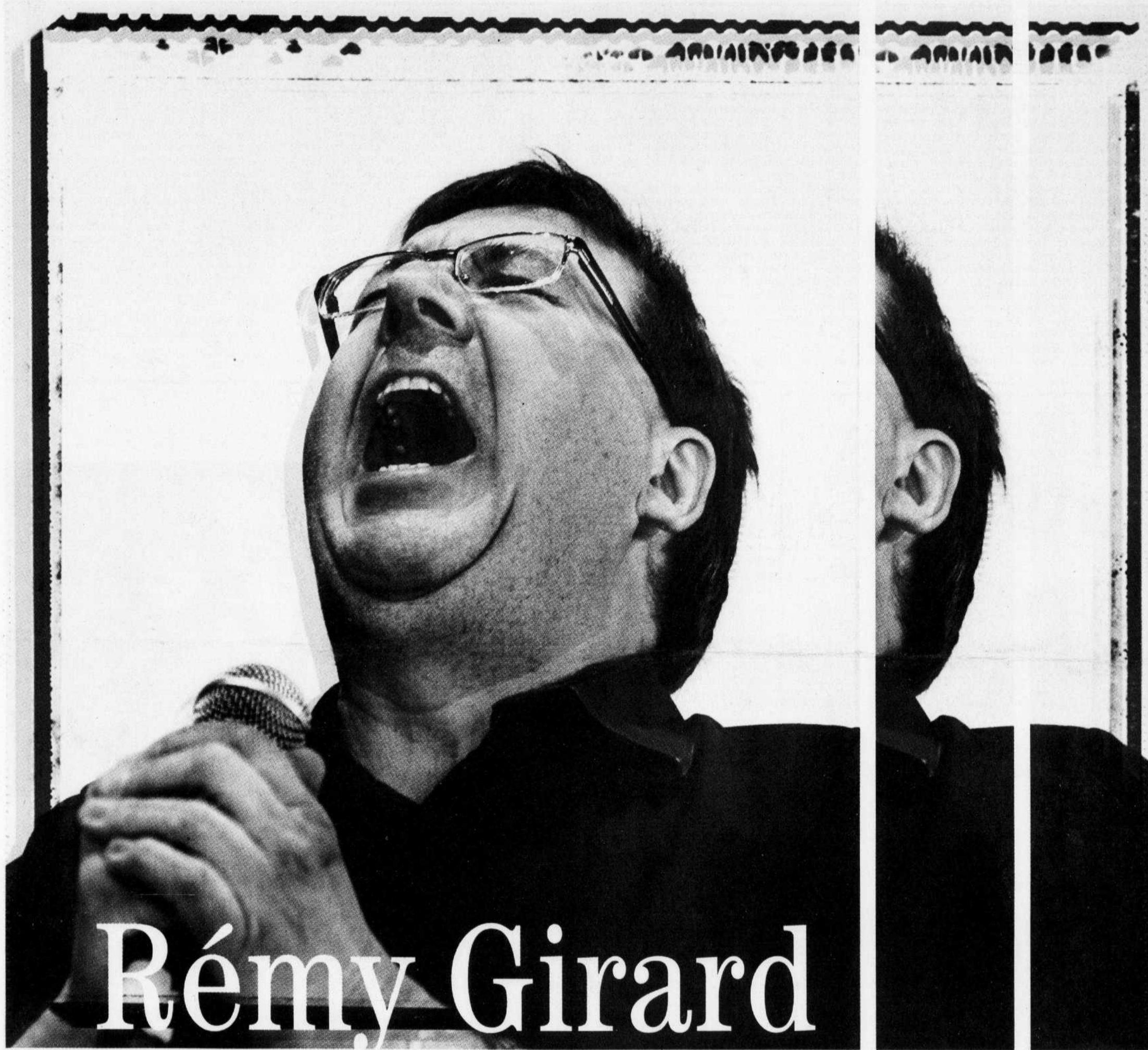


CINÉMA
Leatherheads
de George Clooney
Page E 10

CAHIER

E

CULTURE



Rémy Girard

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

fait chanter Gauvreau

Il y a quelque chose de tragique chez Gauvreau, mais aussi quelque chose de fragile

CAROLINE MONTPETIT

C'est une sorte de rêve de jeunesse. Une œuvre avec laquelle Rémy Girard a jonglé longtemps avant d'accoucher, à l'âge mûr, d'un spectacle qui la met en musique.

À partir du 16 avril prochain, Rémy Girard et son frère, le musicien Jean-Fernand Girard, présenteront à l'Usine C de Montréal le spectacle *Rémy Girard enchansonne Claude Gauvreau*. Girard y chantera sur scène des textes du poète québécois Claude Gauvreau (1925-1971), maître de l'automatisme et créateur du langage exploréen, dans une mise en scène de Normand Chouinard.

C'est encore étudiants, alors qu'ils fréquentaient le Conservatoire d'art dramatique de Québec, que Rémy Girard et Normand Chouinard ont travaillé pour la première fois les textes de Claude Gauvreau. Deux ans plus tôt, le metteur en scène Jean-Pierre Ronfard avait porté sur scène pour la première fois la pièce de Gauvreau *Les oranges sont vertes*, au TNM. Le poète était mort avant même de l'avoir vue.

«On a eu une espèce de coup de foudre à travailler avec Ronfard, et à prendre connaissance de cet univers complètement éclaté, complètement libre. J'ai toujours été intéressé par Gauvreau, mais je connaissais surtout ses pièces. Je me suis mis à lire sa poésie et j'en ai

parlé à mon frère, en vacances. J'ai dit: "J'aurais le projet de mettre Gauvreau en musique. Comment faire pour mettre en musique ses poèmes?"», raconte Rémy Girard.

Depuis près de deux ans, donc, les deux frères ont travaillé sur ce projet, traînant «la bible» de l'œuvre de Gauvreau, les *Œuvres créatrices complètes*, publiées aux Éditions de l'Hexagone, jusque dans leurs voyages de pêche, avec les bandes des pièces déjà travaillées.

«Ce qui me touche, au départ, c'est son audace créatrice et sa fragilité amoureuse»

C'est surtout Rémy Girard qui a choisi les 15 textes qui seront chantés lors du spectacle: principalement des poèmes, avec quelques petites pièces ou extraits de pièces de théâtre. Des textes que le comédien a choisis pour leur beauté, d'abord et avant tout, puis pour donner un certain panorama de l'écriture gauvresque. «Il y a quelque chose de tragique chez Gauvreau, mais aussi quelque chose de fragile. Ce qui me touche, au départ, c'est son audace créatrice et sa fragilité amoureuse. C'est un grand amoureux. Un amoureux de la vie, et amoureux d'une femme qu'il a idéalisée, sa muse Muriel Guilbault, qui était pour lui une inspiration et une énergie», dit Rémy Girard.

Tous les textes choisis ont été écrits par Gauvreau entre les années 1944 et 1952, ajoute Normand Chouinard, c'est-à-dire avant la première hospitalisation du poète dans un établissement psychiatrique. 1952, c'est aussi l'année de la mort de la compagne de Gauvreau, Muriel Guilbault, par suicide, cel-

le que Gauvreau appelait sa «muse incomparable», et qui est au centre de son roman *Beauté baroque*. Seulement deux des poèmes choisis sont en exploréen, cette langue que Gauvreau a inventée. Les autres font cependant vibrer la langue française à leur guise, alliant le sens à la sonorité, célébrant à la fois l'insolite et la démesure.

La langue d'un homme lucide

«Pour lui, les mots sont des sons, des onomatopées qui n'ont pas toujours le sens qu'on leur donne. Et c'est pour cela que des fois, quand on voit des sons collés les uns aux autres, on se demande ce que cela fait ensemble. On l'écoute et on s'aperçoit qu'il y a un sens, il y a un sens créatif et il y a une pulsation, une émotion qui s'en dégage», dit Rémy Girard.

«Cette langue, dit Normand Chouinard, n'est pas la langue d'un fou, c'est la langue d'un homme lucide et conscient.» Rémy Girard profite d'ailleurs de l'occasion pour déboulonner le mythe selon lequel Claude Gauvreau aurait refusé le succès. Un certain mystère entoure en effet la mort de Gauvreau, tombé d'un toit avant que sa pièce *Les oranges sont vertes* ne soit montée sur scène pour la première fois. Si la thèse du suicide a déjà été évoquée, explique Rémy Girard, elle a été écartée par la famille. Girard cite d'ailleurs un texte de Claude Gauvreau dans lequel il dit spécifiquement souhaiter la plus grande diffusion possible de son œuvre.

C'est Normand Chouinard qui, en plus de signer la

VOIR PAGE E 2: GAUVREAU

CULTURE

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Cendrillon sans citrouille

Méli'môme propose un opéra comique perdu (et retrouvé)
aux enfants de huit ans et plus

MICHEL BÉLAIR

Reims — Le temps est plutôt frais ici; il ne faut jamais oublier sa petite laine pour passer d'une salle à l'autre à travers la ville. Pourtant, le niveau d'intensité ne dérouge pas au festival: nous en sommes presque à la fin, mais l'audace de la programmation de cette dix-neuvième édition de Méli'môme continue d'étonner un peu tout le monde...

Avant de discuter un peu plus longuement avec le metteur en scène Christian Duchange (*Lettres d'amour*, *Crasse tignasse*, *L'Ogrelet...*), qui s'est associé à l'ensemble de musique baroque Les Monts du Reuil pour proposer rien de moins qu'un opéra aux enfants, revoilà d'abord ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes parlé la dernière fois.

Pas un mot...

En début de semaine, j'ai d'abord vu la nouvelle production de *La Boîte noire* d'André Parisot, que nous avons déjà eu l'occasion de croiser à plusieurs reprises ici et au festival de Questembert, en Bretagne. Toujours accompagné de sa fidèle complice Françoise Jimenez, Parisot présente dans *Des petits bruits* un théâtre d'objets pour les enfants de trois ans qui prend la forme d'une sorte de mise en situation des frayeurs ordinaires des tout-petits. Même si le travail ne révolutionne pas le genre, ses envolées souvent surréalistes et la profusion des objets fabriqués par Parisot ont provoqué, dès la sortie de la représentation, des discussions qui semblaient vives entre les enfants et les éducateurs qui les accompagnaient. C'est plutôt le lendemain matin, au Cirque, que j'ai vu quelque chose de tout à fait inhabituel...

Passage, de la compagnie Porte Voix, est le troisième volet d'un triptyque dont on verra les deux premières parties au festival Petits bonheurs en mai; on en reparlera à ce moment-là. Le spectacle s'adresse aux bébés de 12 mois ou plus. Lorsque je l'ai vu l'autre matin, la salle

accueillait plutôt des enfants de la maternelle, des «grands» de deux ans, ce qui explique d'une certaine façon ce qui s'est passé par la suite... Visuellement, déjà, la production étonne: les petits s'installent autour d'une grande pyramide blanche posée là, tout au centre. On y devine des ombres floues et bientôt il s'en échappera des sons et des voix étranges. Deux personnages se manifesteront ensuite, baignés dans une lumière chaude; ils parlent entre eux une langue qui n'en est pas une, harmonieuse, musicale. Ils dansent, ils chantent, ils jouent et s'amuse à transformer tout ce qu'ils touchent en instrument de musique... et lentement, après quelques montées et redescendentes intenses, ils s'éclipseront. C'est tout. Ce qu'il y avait de magique, c'est que, une fois les applaudissements et les rappels terminés, une fois les lumières de la salle rallumées, les enfants n'ont pas bougé. Pas un mot. Pas un geste. Durant presque cinq minutes, montre en main. Comme s'ils en redemandaient. Ou encore comme s'ils attendaient le retour de ce qu'ils avaient laissé partir avec les deux personnages... Étonnant. Très, très, très.

Mais l'air de rien, nous voilà déjà, après quelques spectacles, disons-le, plus au ras des pâquerettes, en fin d'après-midi, mercredi. Et comme la danse pour les tout-petits occupe décidément beaucoup de place au festival — *Zig Zag* et *Journal intime* sont pour moi deux grandes révélations, comme je l'expliquais mardi dernier en chronique —, j'ai «poussé ma luck», comme on dit dans les îles anglo-mandes, et je me suis rendu au bout du monde, à Betheny, une banlieue industrielle de Reims, pour voir un autre spectacle de danse, *Poussière d'étoile*, proposé celui-là aux enfants de six ans et plus. Bon...

Pas de chemin de Damas ici ou de quelconque révélation, mais des choses intéressantes néanmoins. Comme la scène qui plongeait les enfants dans un univers de

science-fiction à la Moebius; comme l'éclairage aussi, très accentué, qui venait découper le plateau vide de façon vraiment créative, et la musique, très techno-futuriste, dont le volume nous déchirait malheureusement les tympans. C'est la danse, en fait, qui décevait; les danseuses sont habiles, généreuses, mais la chorégraphie va dans tous les sens sans s'appuyer sur une ligne directrice solide. Triste, parce qu'on sent l'effort investi...

Et puis en soirée, au Grand Théâtre de Reims, à quelques pas de la cathédrale, c'était la première de *Cendrillon*.

Une vraie réussite dans un genre difficile

La griffe

Les opéras pour enfants ne courent pas les rues. On a bien assisté à quelques tentatives, peu concluantes, à Coups de théâtre par exemple, mais le genre n'a jusqu'ici rien amené de consistant ni de production marquante à se mettre sous la dent. Voici la première.

Pourtant, *Cendrillon*, c'est dès le départ une histoire compliquée. C'est en fait un «opéra comique avec vaudevilles» de Jean-Louis Laruelle, joué une seule fois en 1762 et perdu depuis. Ce sont les musiciennes de l'ensemble baroque Les Monts du Reuil qui l'ont retrouvé alors qu'elles cherchaient des partitions à la bibliothèque de l'arsenal à Paris puis qui l'ont proposé à Christian Duchange. La forme même de la chose est assez particulière, car (sans faire mon Cristofus) «elle mêle des airs célèbres d'opéras parodiés à des chants populaires», nous apprend le programme. La partition de Laruelle compte pour 20 minutes de musique «neuve» auxquelles s'ajoutent des parodies «sur l'air de...»: au total, en comptant les trois pièces de l'ouverture et les répliques parlées, le spectacle offert aux enfants dès huit ans fait un peu plus d'une heure.

Comment c'est?

Très réussi.

J'ai eu beaucoup de difficulté avec les 10 ou 15 pre-

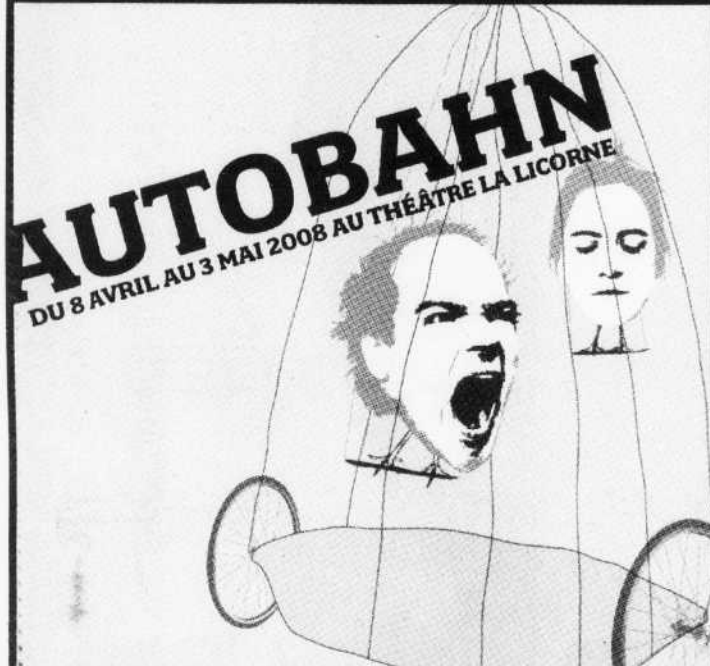
mières minutes du spectacle, mais c'est parce que je n'arrive pas à faire abstraction des trop lourdes conventions de l'opéra qui collent encore au spectacle. La musique est magnifique: l'ensemble Les Monts du Reuil la joue comme si c'était la sienne. Les voix sont impressionnantes aussi, surtout dans une telle salle conçue pour porter la voix partout. Mais n'empêche que je n'ai commencé à goûter la chose que lorsque j'ai pu y sentir la griffe de Christian Duchange, que j'ai pu apprécier la façon dont il a cousu ensemble les morceaux de ce brillant patchwork.

Pas évident en effet, pour un metteur en scène de théâtre, de travailler autant avec des comédiens qu'avec des musiciens classiques et des chanteurs d'opéra; tous ces gens ne bougent pas de la même façon, n'habitent pas la scène de la même manière. Et puis il y a aussi que cette version de *Cendrillon* est très particulière. Comme elle n'a rien de Walt Disney, comme il n'y a pas de citrouille ou de petites souris transformées en équipage et que tout débute après les fameux douze coups de minuit, il faut que les enfants saisissent ce qui se passe.

C'est pourquoi Duchange a découpé le plateau en jouant la carte de la simplicité: rouge, blanc, sans accessoire. Qu'il a fait appel à un vidéaste (Stefan Castang) aussi et que ses comédiens (Sébastien Chabanne, Laure Seguet et Frédérique Moreau de Bellaing) ont suivi des cours de chant. Il a aussi convaincu les musiciennes de couper ou d'accélérer certains passages pour faire disparaître les temps morts où tout le monde sur scène écoute la musique. Et le résultat est probant: *Cendrillon* est un spectacle réussi, un succès du niveau des productions auxquelles L'Artifice nous a habitués au cours des années.

Même qu'on se prend à rêver de voir la production traverser les grandes eaux...

Le Devoir



AUTOBAHN
DU 8 AVRIL AU 3 MAI 2008 AU THÉÂTRE LA LICORNE

UN TEXTE DE NEIL LABUTE DANS UNE TRADUCTION DE FANNY BRITT MISE EN SCÈNE: MARTIN FAUCHER
COMÉDIENS: AMÉLIE BONENFANT, ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ, ROSE-HAÏTÉ ERKOREKA, MATHIEU GOSSÉLIN, RENAUD LACELLE-BOURDON, ANNE-MARIE LEVASSEUR, ÉRIC PAULHUS, SIMON ROUSSEAU COLLABORATEURS: SÉBASTIEN BÉLAND, ÉTIENNE BOUCHER, HUGO COUTURIER, MARIE-ANWÈRE LEMIRE, JEAN-FRANÇOIS PEON, MARC SENECAI, SUZANNE TRÉPANIEN, JONAS V. BOUCHARD

PRÉSENTÉ PAR LA LICORNE

4550, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC RÉSERVATION 514.790.1245 ou
www.theatrelalcorne.com 514.523.2246

EN COOPÉRATION AVEC LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

SUITE DE LA PAGE E 1

ment contemporaines», dit-il. Dans ce spectacle éclaté, donc, on trouvera autant du jazz que de la samba, des inspirations classiques que du hip-hop. Et le public pourrait lui-même partager cette vaste expérience créatrice. En cours de spectacle, les spectateurs seront invités à participer au jeu de l'automatisme, c'est-à-dire à lancer des mots à Remy Girard, qui improvisera à son tour sur le thème. Sur scène, Girard sera accompagné par un band de musiciens chevronnés de Montréal, qui porte pour l'occasion le nom des Québécois disloqués, du titre de l'une des pièces de théâtre de Gauvreau enchançonnée par Remy Girard.

C'est la première fois que les textes de Claude Gauvreau sont ainsi chantés sur scène. Mais avant de mourir, le poète avait écrit une chanson pour Robert Charlebois, intitulée *Trop belle pour mourir*. Quant à Remy Girard, c'est son premier spectacle solo chanté, même s'il a, dans sa jeunesse, eu des bands de jazz et de rock. Tant qu'à revenir à ses premières amours, pourquoi ne pas commen-

ment contemporaines», dit-il.

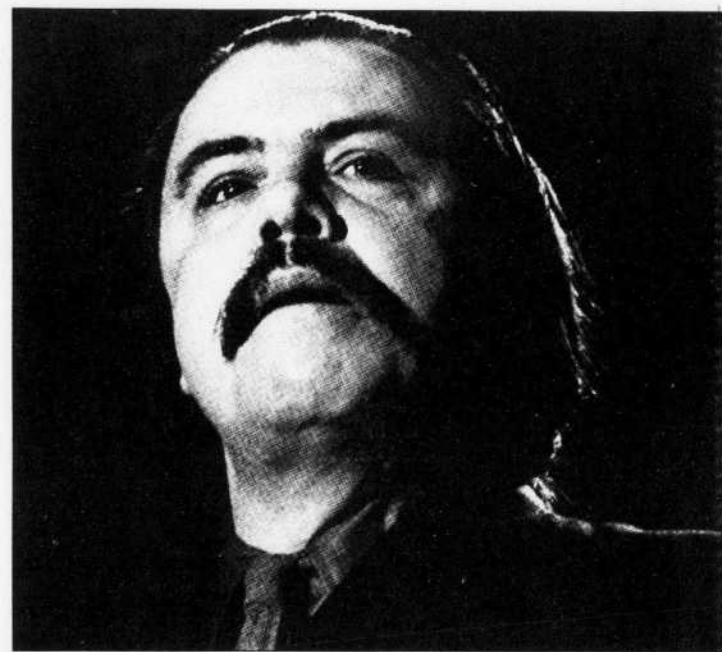
Dans ce spectacle éclaté, donc, on trouvera autant du jazz que de la samba, des inspirations classiques que du hip-hop.

Et le public pourrait lui-même partager cette vaste expérience créatrice. En cours de spectacle, les spectateurs seront invités à participer au jeu de l'automatisme, c'est-à-dire à lancer des mots à Remy Girard, qui improvisera à son tour sur le thème. Sur scène, Girard sera accompagné par un band de musiciens chevronnés de Montréal, qui porte pour l'occasion le nom des Québécois disloqués, du titre de l'une des pièces de théâtre de Gauvreau enchançonnée par Remy Girard.

C'est la première fois que les textes de Claude Gauvreau sont ainsi chantés sur scène. Mais avant de mourir, le poète avait écrit une chanson pour Robert Charlebois, intitulée *Trop belle pour mourir*.

Quant à Remy Girard, c'est son premier spectacle solo chanté, même s'il a, dans sa jeunesse, eu des bands de jazz et de rock. Tant qu'à revenir à ses premières amours, pourquoi ne pas commen-

GAUVREAU



Le poète Claude Gauvreau

SOURCE OFFICE NATIONAL DU FILM

cer par le show le plus fou? «Remy c'est le théâtre qui a gagné.» aurait pu être musicien, dit Normand Chouinard, mais finalement,

Le Devoir



Couples
le théâtre ni plus ni moins

Texte et mise en scène Frédéric Blanchetto

avec Denis Bernard, Steve Laplante, Marie-Hélène Thibault et Catherine-Anne Toupin

assistance à la mise en scène: Eugénie Besoudy
collaborateurs: André Rioux

du 1^{er} au 19 avril 2008
à la salle Jean-Claude Germain
du Théâtre d'Aujourd'hui (3900 rue St-Denis)
Réservations: 514 282-3900

L'illusion, Théâtre de marionnettes présente:

LES HABITS NEUFS
Du 2 au 29 avril 2008

Pour les enfants de 2 ans et plus!

Samedis et dimanches
9h30, 11h00 et 13h00

Au Studio-théâtre de L'illusion

Réservations:
514-523-1303
www.illusiontheatre.com

Venez découvrir notre espace intime et chaleureux en plein coeur du Plateau Mont-Royal!

Du 8 au 26 avril

4353, rue Ste-Catherine Est en codiffusion

SALE FRED BARRY

« Du Théâtre avec un grand T. Une pièce lumineuse. »
Elise Giguère, Voir estrie

Dragon bleu Dragon jaune

Texte et mise en scène Patrick Quintal


Sur scène: Jean-François Blanchard, Sylvie Marchand, Vladana Milicevic, Alexis Roy

Musiciens: Julie Béchard, René Béchard

Concepteurs: René Béchard, Louis Hudon, Marcelle Hudon, Mathieu Marcl

www.doubleligne.ca
www.denise-pelletier.qc.ca

514 253-8974
514 790-1245
ADMISSION.COM



MELT
Noémie Lafrance
NEW YORK
ÉVÈNEMENT GRATUIT
FREE EVENT

LA OÙ JE VIS
Danièle Desnoyers
MONTREAL

mady-baby.edu
Gianina Cărbunariu
BUCAREST

MAYBE FOREVER
Meg Stuart
Philipp Gehmacher
BRUXELLES / VIENNE

IS YOU ME
Benoît Lachambre
Louise Lecavallier
Laurent Goldring
MONTREAL

BOLÉRO VARIATIONS
SWAN LAKE, 4 ACTS
Raimund Hoghe
DÜSSELDORF-PARIS

LA MAREA
Mariano Pensotti
BUENOS AIRES
ÉVÈNEMENT GRATUIT
FREE EVENT

7 IMPORTANT THINGS
Nadia Ross
George Acheson
OTTAWA

CHAMBRE BLANCHE
Michèle Noiret
BRUXELLES

OXYGÈNE
Ivan Viripaev
Galina Stoev
BRUXELLES

22 MAI AU 5 JUIN 2008 / RÉSERVEZ VOS PLACES DÈS MAINTENANT / FORFAITS DISPONIBLES 514.844.3822 /

CULTURE

THÉÂTRE

Martin Faucher, sur la route de l'Amérique

Le Théâtre de la Banquette arrière monte une pièce de Neil LaBute qui n'a pas (encore) été transformée en film

Autobahn, de Neil LaBute, est une espèce de version écorchée de Beckett: des destins absurdes, dans un lieu absurde, mais dans le registre d'un certain naturalisme américain, affirme le metteur en scène.

MARIE LABRECQUE

On connaît surtout l'Américain Neil LaBute en tant que cinéaste. Mais l'estimé scénariste et réalisateur d'*In the Company of Men*, de *Your Friends and Neighbors*, de *Nurse Betty* et de *The Shape of Things* est d'abord un dramaturge. Un auteur provocant qui porte un regard grinçant et fort incisif sur sa société. Et trace un portrait aussi ironique qu'impitoyable des relations humaines.

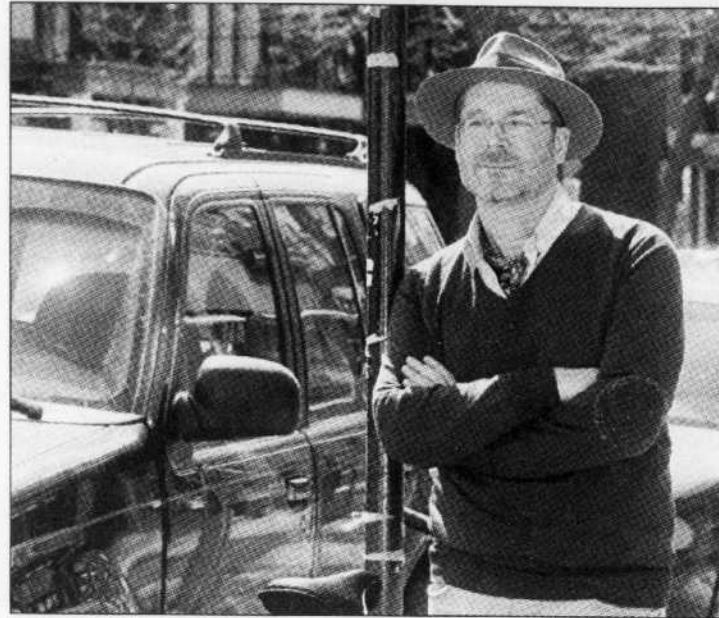
Pour sa quatrième production, le petit mais actif Théâtre de la Banquette arrière (*Betty à la plage*, *La Fête sauvage*) a choisi une pièce de LaBute qu'il n'a pas (encore) transformée en film. *Autobahn* est une autoroute à sept voies. Sept univers distincts, liés par un même lieu, emblématique de l'Amérique: l'habitacle d'une automobile. Le metteur en scène Martin Faucher juge très habile d'avoir confiné ces «rapports de domination, de manipulation» entre deux personnages, où l'un est prisonnier de l'autre, dans le piège de cet espace clos.

«Pour moi, *Autobahn* est comme une expérience de laboratoire. C'est comme si on prenait sept échantillons d'humanité sur une plaquette de verre, sauf que celle-ci est une cabine de voiture.»

Le metteur en scène apparente son travail à de la microchirurgie. «On y joue dans le minuscule parce qu'il y a parfois quelque chose de caché, tous les deux mots, sous une réplique. C'est vraiment l'art de la dissection. Et en même temps, c'est une écriture extrêmement musicale. Si la réplique n'est pas dite dans le bon rythme, elle n'a pas d'impact. Donc il y a une alternance entre énormément de sous-textes, où il faut tenir compte de tous les enjeux, de l'inconscient qu'il recèle, et une musicalité. En définitive, il faut qu'aucun sous-texte ne paraisse.»

D'un tableau à l'autre

Dans *Autobahn*, qu'il qualifie de «sept variations sur un même thème», les cohabitations se suivent et ne se ressemblent pas, mais le cadre scénique reste le même. Martin Faucher compare le spec-



Le metteur en scène Martin Faucher présente *Autobahn*, de Neil LaBute, comme une «expérience de laboratoire» avec différents échantillons de l'humanité.

tacle à une exposition où le spectateur passerait d'un tableau à l'autre. Trois dialogues et quatre monologues devant un compagnon silencieux, où l'on voit une droguée accompagnée par sa mère après une cure de désintoxication; un étudiant tentant de rompre avec une vendeuse de Wal-Mart; un homme cherchant à comprendre ce qui s'est passé dans la chambre d'hôtel de sa femme pendant un congrès...

«Ce sont des gens qui ont des destins très limités. Mais en même temps, chaque personnage est un iceberg. On ne connaît pas leur nom, on sait très peu de chose sur ces silhouettes. Mais plus on les fouille, plus on découvre des choses incroyables. On sent qu'ils ont un contexte culturel ou émotif étonnant.

«... mite où l'on va vite et où l'on est protégés; qu'il faudrait peut-être que nos vies deviennent comme ça...»

Ce tableau métaphorique, où un couple se prépare à retourner l'enfant à problèmes — d'origine étrangère — qu'il avait accueilli, «traduit très bien un certain mal-être, quand on parle du mal américain: pourquoi est-on hais en tant qu'Américains? Il y a un peu de ça dans la pièce. Qu'est-ce qu'on a fait de pas correct? Que l'auteur pose la question, à lui-même et à sa société, je trouve ça intéressant.»

Beckett écorché

Traduite par Fanny Britt en québécois (un idiome se prêtant «très bien» à cet univers qui «nous semble familier sans qu'on perde l'impression d'être aux États-Unis»), la pièce traite aussi du sens des mots, exposant «tous les mensonges ou imprécisions qu'ils peuvent véhiculer». «Les personnages essaient de se définir, poursuit le metteur en scène, et ce qui sort de leur bouche n'est pas en adéquation avec ce qu'ils ressentent. Ça parle beaucoup, en fait, de la faillite de la civilisation, donc du langage. Peut-être que Neil LaBute nous dit qu'on ne sait plus communiquer? Que ce qu'on vit à l'intérieur va plus vite que les mots? Dans la vie réelle, c'est vrai qu'en apparence notre façon de parler est complètement incohérente, décousue. En répétition, je dis souvent aux acteurs que je veux entendre ce qu'il y a en dessous de ce que le personnage dit. Ce qui est dessus est comme un paravent. On est aussi dans tout ce qui est de l'ordre du pulsionnel, où on réalise après coup ce qu'on est en train de dire. La machine humaine émotive, avec la parole, est hautement faillible.»

Pas surprenant, donc, que Faucher compare *Autobahn* à

«une espèce de version écorchée de Beckett: des destins absurdes, dans un lieu absurde». Mais dans le registre «d'un certain naturalisme américain» à la Shepard ou à la Mamet, avec une dimension cinématographique.

Des univers mariant humour et angoisse, construits à la façon d'un suspense. «Plus on fréquente ces pièces, plus on en voit les dimensions tragiques. Un tragique limité, mais tragique quand même. Je me suis beaucoup inspiré des photos de Nan Goldin: une espèce de monde glauque, saisi dans un moment de nudité, de cruauté.»

À l'image de l'auteur qui ne s'en prive pas, le metteur en scène n'a pas craint de juger ces personnages. Une chose qu'on a du mal à admettre ici. «On est très pudiques, au Québec, très judéo-chrétiens encore: non, non, on ne juge personne. «Come on!» Un auteur qui décide d'écrire sur quelque chose ou quel- qu'un, il porte un regard, donc un jugement. C'est avoir le courage de prendre position. Ça ne veut pas dire qu'on n'a pas un regard compatissant pour autant.»

Le créateur, qui enfile une deuxième pièce américaine contemporaine après *Une maison propre* (alors qu'il n'avait presque jamais touché ce répertoire), constate que les rapports sont plus violents, les jugements plus tranchés dans la société états-unienne, beaucoup plus *tough* que la nôtre.

Un territoire à la fois connu et étranger qu'on n'a pas fini d'explorer, au théâtre comme ailleurs.

Collaboratrice du Devoir

AUTOBAHN

Texte de Neil LaBute mis en scène par Martin Faucher. Du 8 avril au 3 mai, au théâtre La Licorne.

CARREFOUR INTERNATIONAL de

THÉÂTRE

14-31 mai 2008

présenté à Québec en exclusivité nord-américaine

CIRQUE INÉDIT | CIRQUE CONTEMPORAIN

SECRET

CIRQUE ICI | JOHANN LE GUILLERM

14, 16, 17, 18, 20, 21, 23 et 24 mai

Sous un chapiteau au Parc de l'Esplanade

Billet: 40\$

«Le bois, le fer, l'eau, l'air ou le feu, il n'y a rien que Johann Le Guillerm ne puisse dresser, soumettre ou enchanter.» TÉLERAMA

Aussi disponible:	Samedi 17 mai
FORFAIT 400\$	15h Regards-9
200\$ pour 2 personnes	18h Souper Chez Raoul (Édifice du Palais Montcalm)
	21h Secret

www.carrefourtheatre.qc.ca

Billetterie: (1 888) 529-1996 et Bilettech

Conseil des arts et des lettres Québec

ANCIEN MINISTRE DE LA CULTURE ET DES LOISIRS Québec

MAIRIE DE QUÉBEC

france Québec

le Soleil

LE DEVOIR

SAISON 2008 2009

DANSE

ABONNEZ-VOUS!

Place des Arts

514 842.2112 1 866 842.2112

www.pda.qc.ca

Meilleurs sièges disponibles pour l'abonnement jusqu'au 31 mai - 3 séries - Économisez jusqu'à 33%.

Commandez gratuitement votre brochure

DANSE DANSE.NET

Renseignements supplémentaires et extraits vidéo

Au programme

BALLET DU GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

Un programme triple signé par trois chorégraphes notoires de la danse contemporaine: Saburo Teshigahara (KARAS), Andonis Foniadakis et Sidi Larbi Cherkaoui. Avec 22 danseurs

30 AVR., 1, 2 MAI 2009

5, 6, 7 FEV. 2009

LA LA LA HUMAN STEPS

Les ultimes représentations à Montréal de *Amjad*, une «déconstruction magistrale du *Lac des cygnes* et de *La belle au bois dormant*» (*Der Standard*, Vienne) signée Édouard Lock.

AUSSI La Toneelhuis d'Anvers avec *Myth*, une œuvre monumentale de Sidi Larbi Cherkaoui avec 14 danseurs et 7 musiciens de l'ensemble Micrologus

— *Kyllán le grand*, un splendide hommage à un géant de la chorégraphie orchestré par Anik Bissonnette et Mario Radačovský

— Une *Sorée Aszure Barton*, jeune protégée de Mikhail Baryshnikov, dansée par Les Ballets Jazz de Montréal

— Un duo réunissant l'actrice de réputation internationale Juliette Binoche et le chorégraphe britannique de l'heure, Akram Khan

— La nouvelle création du RUBBERDANCE GROUP

— Et le retour de Wen Wei Dance avec une œuvre inspirée des *Quatre Saisons* de Vivaldi.

T.N.M.

08/09

PLEIN LA VUE

Hydro Québec

GRAND PARTENAIRE DE LA SAISON 08/09

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

NEBBIA DANIELE FINZI PASCA / CIRQUE ÉLOIZE et TEATRO SUNIL

LE RETOUR HAROLD PINTER / Traduction RENÉ GINGRAS / Mise en scène YVES DESGAGNÉS

LE MARIAGE DE FIGARO BEAUMARCHAIS / Mise en scène NORMAND CHOINARD

LA CHARGE DE L'ORIGINAL ÉPORMYABLE CLAUDE GAUVREAU / Mise en scène LORRAINE PINTAL

LE DRAGON BLEU ROBERT LEPAGE et MARIE MICHAUD / Mise en scène ROBERT LEPAGE

LA DÉRAISON D'AMOUR JEAN-DANIEL LAFOND et MARIE TIFO / Mise en scène LORRAINE PINTAL

ABONNEMENT / WWW.TNM.QC.CA / 514.866.8668

Le Soleil

LE DEVOIR

Le Soleil

LE DEVOIR

CULTURE

DANSE

Histoire de laine et de rédemption

L'insatiable chorégraphe Karine Ledoyen signe le quatuor Cibler

FRÉDÉRIQUE DOYON

Tout a commencé par un événement bouleversant: le suicide d'un proche. La jeune chorégraphe de Québec Karine Ledoyen n'a pourtant pas le tempérament ombrageux, mais pour sa nouvelle création elle ressentait l'urgence de plonger dans ces eaux plus troubles de la conscience.

Elle insiste toutefois: quoique plus sombre que ses projets habituels, *Cibler* ne traite pas directement du suicide ou de la mort, mais de ce que ce genre d'événement, comme toute épreuve ou tension, peut provoquer chez les vivants. Il en ressort, d'une certaine manière, une célébration de l'existence qui suit malgré tout son cours.

«J'adore la fin: c'est comme une rédemption, tu acceptes tout ça, confie-t-elle en entrevue. Ça reste un spectacle paisible, en accord avec la vie qui continue.»

Reste que sa nature plutôt joyeuse a dû traverser des zones d'inconfort... Qui sera la prochaine cible du destin? «Le moteur, c'est quelqu'un qui s'est suicidé dans mon entourage», raconte-t-elle. «Ça m'a fait quelque chose, mais je n'en ai jamais parlé [pendant le processus de création]. Je ne voulais pas que ça devienne de la danse-thérapie. Et j'ai résisté longtemps à ce que ça [le négatif] sorte de moi, je n'aimais pas ça. Maintenant, je sais que je peux aller là, que ça demande juste plus de temps.»

Double personnalité

Justement, du temps, elle en a eu. Voilà deux ans qu'elle travaille à cette pièce, qui devrait atterrir à Montréal la saison prochaine. Et ça lui fait un grand bien. Tête forte et pleine de projets fous, Karine Ledoyen a conçu deux volets à sa compagnie K par K pour assouvir sa soif de défricher toujours de nouveaux territoires pour la danse: des créations plus atypiques, spontanées, *in situ* et chevauchant les disciplines alternent donc avec les productions plus classiques, destinées à la scène, comme *Cibler*.

«Les projets atypiques viennent équilibrer le reste, contribuent aux projets de fond», indique-t-elle.

La dynamique jeune femme a ainsi donné un souffle



Cibler, de Virginie Ledoyen, réunit trois danseuses (Julie Belley, Véronique Jalbert, Sonia Montminy) et une comédienne (Sophie Thibeault).

à la scène chorégraphique de la Vieille Capitale. On lui doit notamment le projet *Osez!*, né en 2002 sur les quais de Saint-Jean-Port-Joli et qui a fait des vagues jusqu'aux quais de Québec, de Montréal, de Trois-Rivières... Ces œuvres improvisées au quotidien par de jeunes chorégraphes et interprètes, et présentées chaque soir en

plein air, prendront même la route du pays de Galles cet été. En janvier dernier, Karine Ledoyen signait *Pop rock avec moi!*, un spectacle mariant musique *live* et danse. Elle planche aussi sur *Gonfler l'histoire*, commande spéciale pour le 400^e anniversaire de la capitale.

«Quand je reviens avec des projets comme *Cibler*, ça

m'apaise parce que c'est quelque chose que je prends le temps de faire. Je vais puiser dans mon petit moi, je fais les choses comme je les pense, j'ai le temps d'y réfléchir, c'est plus achevé. Et les contraintes, il n'y en a pas dans ce cas-ci.»

Destins de laine

La pièce, qui réunit trois danseuses (Julie Belley, Véronique Jalbert, Sonia Montminy) et une comédienne (Sophie Thibeault), fait un clin d'œil aux Parques, déesses du sort des hommes dans la mythologie romaine. Ces trois sœurs manient le fil des destins: la première tient le fil qui mesure les existences, la seconde le déroule sur le fuseau et la troisième le coupe.

«C'est arrivé par hasard, explique-t-elle, je travaillais déjà avec des fils de laine et trois danseuses...»

La laine permet de «voir physiquement la réverbération du mouvement dans l'espace». Car la chorégraphe profite de ce travail plus approfondi pour peaufiner son écriture chorégraphique et son rapport à l'espace.

«J'ai beaucoup travaillé sur la recherche du mouvement, d'où il part, comme si je traçais des petites cibles dans le corps, explique-t-elle. Ça part de la hanche, et on voit comment ça se répercute dans le corps.»

La comédienne, qu'elle appelle «la dame blanche», lui sert en quelque sorte d'alter ego, car si elle se voyait prendre part au spectacle, elle ne voudrait pas monter sur scène, trop occupée par ses autres fonctions. «C'est une âme, un fantôme, qui fait la relation entre ce qui se passe sur scène et le public, mais par ses actions. Elle rôde autour du show...»

Le jeu théâtral fait l'économie de paroles — faut-il s'en étonner de la part d'une chorégraphe? «C'est dur, les mots, dit-elle. On a essayé, on a écrit des textes; finalement, on réalisait qu'on n'avait pas besoin de le dire.»

Le silence est d'or en danse. Il permet de multiplier les niveaux de lecture, les interprétations, selon l'imagination du spectateur, ce qui fait la beauté de cet art.

Le Devoir

Cibler, du 8 au 19 avril, au Nouveau Studio, 336, rue Roy à Québec.

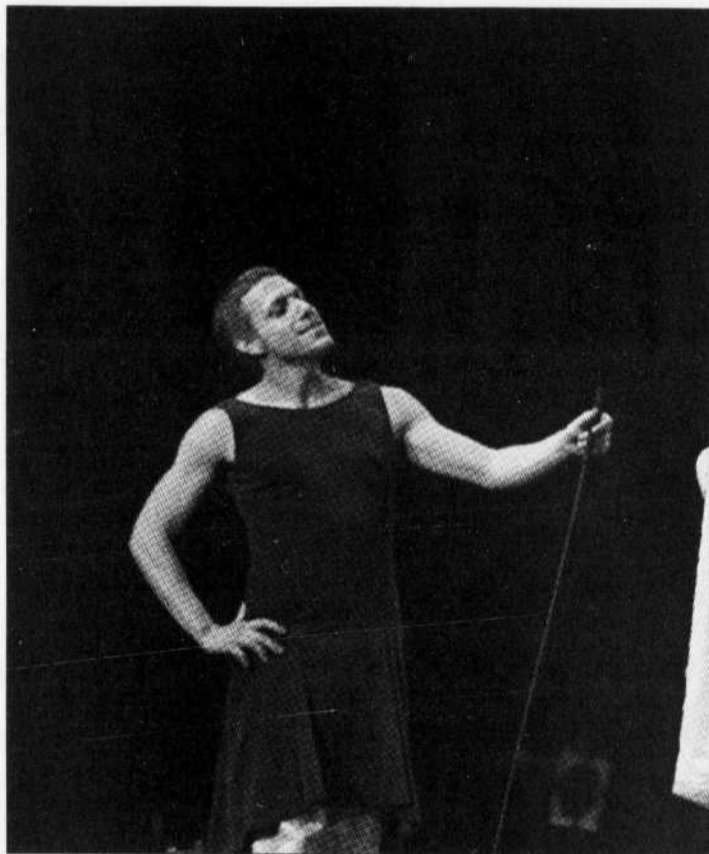
EN BREF

Un film signé Luc Dunberry

Le chorégraphe québécois exilé en Allemagne Luc Dunberry profite de son passage à Montréal dans le contexte d'une création avec Pierre-Paul Savoie pour présenter son travail cinématographique. Une dizaine de danseurs — dont le chorégraphe — campent les personnages de *(Left) between us*, un rendez-vous mondain où les ambitions de chacun frétilent comme le champagne jusqu'à ce que le vernis des conventions s'effrite... La séance présentée le mardi 8 avril à 19h au Goethe-Institut sera suivie d'une discussion avec le chorégraphe-réalisateur, animée par le critique Philip Szporer. Membre du théâtre Schaubühne am Lehniner Platz de Berlin, Luc Dunberry a dansé pour la compagnie de Sasha Waltz, tout en menant parallèlement une carrière de chorégraphe. Il participait notamment au génial quatuor *D'avant*, conçu et interprété avec trois autres jeunes artistes de l'avant-garde européenne, dont Sidi Larbi Cherkaoui. C'est plus récemment qu'il a développé son volet cinématographique. — *Le Devoir*

De l'école à la scène

C'est la saison des spectacles des diplômés qui commence. L'Agora de la danse accueille les futurs finissants du département de danse de l'Université de Montréal du 9 au 12 avril, dans une création de Catherine Tardif. *Moi, sur une chaise* convoque sur scène «une cohorte de joyeuses sorcières». Le travail inclassable de la chorégraphe, entre danse, théâtralité et performance, offre un défi de taille aux jeunes interprètes en voie de professionnalisation. Un rendez-vous qui ne devrait pas manquer de piquant. Les danseurs de l'école de formation professionnelle Ballet Divertimento montent pour leur part sur la scène de la salle Pierre-Mercure les 11 et 12 avril. Accompagnés par l'Orchestre du département de musique de l'Université de Montréal, ils interpréteront notamment des œuvres de Gioconda Barbuto, chorégraphe et ancienne danseuse des Grands Ballets canadiens, du New Yorkais David Parsons et des jeunes artistes Sonya Stefan et Edgar Zendejas. — *Le Devoir*



(Left) *between us*, un film de Luc Dunberry

SOURCE GOETHE-INSTITUT

Un recueil de poésie de Marie Chouinard

FRÉDÉRIQUE DOYON

Déjà à l'œuvre dans la chair de ses danseurs, la poésie mystique et organique de Marie Chouinard prend désormais la voie des mots.

La chorégraphe, qui vient d'être reçue officier de l'Ordre du Canada, lance ce mardi 8 avril son premier recueil de poésie, intitulé *Chantier des extases*, aux Éditions du Passage. Pour l'occasion, elle lira des extraits de son œuvre, accompagnée par Rober Racine au piano. L'écriture lui permet ainsi de donner corps autrement au mystère de la création. L'ouvrage sera en librairie le 16 avril.

Après avoir lancé sa nouvelle création *Orphée et Eurydice* à Rome, à Hong Kong et à Taiwan, la Compagnie Marie Chouinard conquiert de nouveau le public parisien du prestigieux Théâtre de la Ville, où elle présente ces jours-ci son intemporel programme double, *Le Sacre du printemps*, précédé du *Prélude à l'après-midi d'un faune*. Ces deux pièces, créées respectivement en 1993 et en 1987, ont connu d'innombrables reprises ces dernières années, notamment avec orchestre. La CMC présentera *Orphée et Eurydice* à Montréal en juin dans le cadre du Festival TransAmériques.

Le Devoir

TEDD ROBINSON
10 GATES DANCING
REDD
23 AU 26 AVRIL_20 H

EXUBÉRANT, AMUSANT, FRAGILE ET POÉTIQUE

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE: TEDD ROBINSON
COLLABORATEURS: JEAN PHILIPPE TRÉPANIÉ, NORMAND VANDAL, JOZEF VLK
NARRATION: EN ANGLAIS

UNE COPRODUCTION DE 10 GATES DANCING, DU CENTRE NATIONAL DES ARTS ET DE NEW DANCE HORIZONS

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE_514 525.1500
ADMISSION_514 790.1245

PHOTO: CHRIS RANDLE

LE DEVOIR

Radio danse
Tangente
Knot of Nots
de Leslie Baker
10, 11, 12 avril 19h30
13 avril 2008 16h
Billetterie: 514 525 1500
www.tangente.qc.ca

DE RETOUR AVEC UNE ŒUVRE RÉTROSPECTIVE QUI NE MANQUERA PAS DE RAVIVER DES SOUVENIRS. - VINGT ANS DE CRÉATION DANS UN SPECTACLE MAGISTRAL DE PUISSANCE ET DE VITALITÉ. (Le Soir, Belgique)

DANSE
DANSE
SAISON 2007
2008

ULTIMA
VEZ

SPIEGEL
WIM VANDEKEYBUS

24, 25, 26 AVRIL 2008
Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842-2112 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca

Belgique

Billets à partir de 22\$
DANSEANET
Renseignements sur programmation et extraits vidéo

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

La maison de disques Analekta est là pour durer

CHRISTOPHE HUSS

C'est cette saison que l'étiquette québécoise Analekta fête ses vingt ans d'existence. Sur l'air du «J'y suis, j'y reste», Mario Labbé, son président-fondateur, entame une nouvelle phase de l'exercice de son métier.

«I am here to stay»; je vous demande de l'écrire et ça va déplaire à beaucoup de monde...» On devine que Mario Labbé, ancien impresario devenu patron de la première grande maison de disques classiques au pays, ne s'est pas fait que des amis en vingt ans. Il a son franc-parler et la réputation d'avoir un tempérament volcanique. Comme cela se sait un peu partout dans le métier, à quoi bon le cacher? Mais tous les espoirs sont permis: «Je dois m'adoucir en vieillissant!», dit en riant le patron d'Analekta.

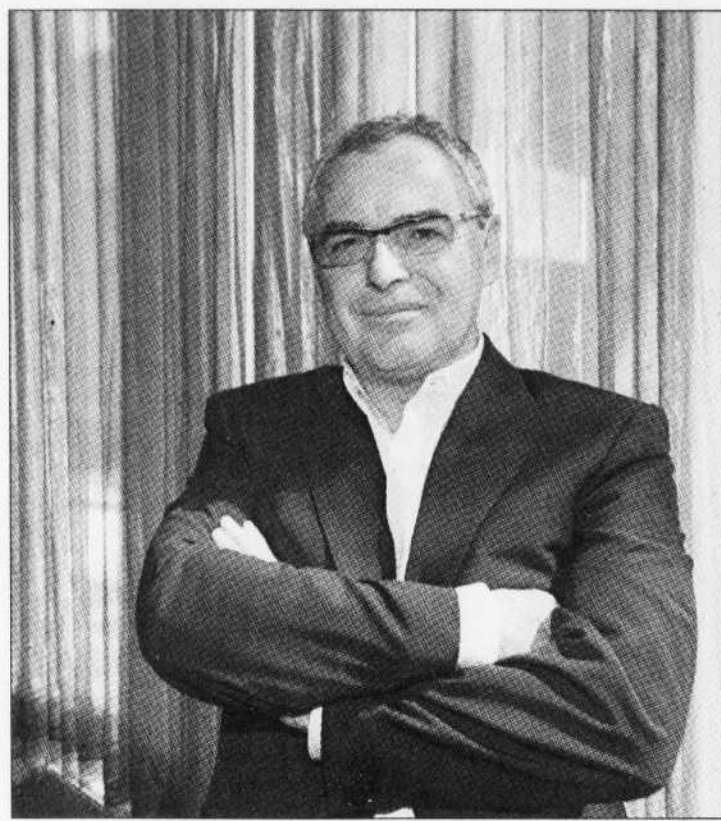
Qu'est-ce qui lui fait dire cela? Un événement classé au chapitre des regrets: «Je regrette de m'être brouillé avec André Laplante en 1996, pour une question de clause dans un contrat. Je traînais ce regret depuis longtemps. Cette année, je me suis dit: «C'est vraiment trop con», et j'ai remédié à la situation, car André Laplante est quand même un des plus grands pianistes canadiens et même mondiaux!» Une bonne discussion a fait le reste: André Laplante enregistrera Chopin pour Analekta en 2009.

En 1988, peu d'observateurs imaginaient la pérennité de l'étiquette. Il y a dix ans, l'affaire a failli périr, mais Mario Labbé a tenu bon. C'était la période noire de son existence. «Ils ont voulu me sortir de ma compagnie.» «Ils», c'est le Fonds d'investissement de la culture et des communications. On sent que cette alliance a créé des blessures encore vives. «Cette association nous a créé des problèmes énormes et j'ai eu une pente incroyablement à remonter, parce qu'il a fallu racheter des parts et combler les 600 000 \$ de pertes causées.»

Aujourd'hui, les choses vont bien mieux, à tel point que Mario Labbé laisse entendre que, récemment, il aurait pu encaisser les dividendes de son acharnement: «On aurait pu vendre, passer le bébé à une multinationale, car Analekta est une compagnie profitable.» Mais il a continué: «Je me suis donné comme mission, comme défi personnel, d'amener Analekta dans le nouveau monde; dans le monde digital. Je veux voir de quoi cela aura l'air dans dix ans!»

Avenir

On sent le directeur d'Analekta très enthousiaste, non seulement du retour au bercail d'André La-



Mario Labbé, le patron de l'étiquette québécoise Analekta

plante, mais aussi de la solidité des piliers de son catalogue — Angèle Dubeau et Alain Lefèvre — et des promesses artistiques de ses nouveaux artistes, les chanteuses Shannon Mercer et Marianne Fiset, par exemple.

À la clé, il y a le développement des ventes, «14 % d'augmentation en produits physiques, 72 % en téléchargement pour l'année 2007», une forme de prouesse dans un marché en déclin. Cette solidité s'explique en partie par ce que Mario Labbé appelle le «microcosme du Québec», avec un marché qui reste assez stable: «Les ventes des gros succès ont certes diminué — Angèle Dubeau, qui vendait 50 000 exemplaires, va en vendre 35 000 —, mais nous avons pris des parts de marché et avons des nouveaux clients, de manière à ce que nous puissions nous stabiliser.» Il y a aussi un objectif clair et net: «Mon marché premier est le marché du Canada. J'ai décidé d'y vendre des disques et on en vend. Dans le classement Soundscan canadien, on a toutes les semaines sept ou huit titres dans le Top 100. On dépasse toutes les multinationales. C'est ce que je veux.»

Le patron d'Analekta ne voit pas le marché du téléchargement comme un Eldorado. Il semble s'être tempéré par rapport à ces deux dernières années (sa prédiction est de voir cette forme de consommation représenter entre 30 et 40 % de son chiffre d'affaires

dans trois ans) et laisse au disque compact une bonne dizaine — voire une quinzaine — d'années d'existence, «tant que le consommateur pourra accéder au produit». Cet accès ne l'inquiète pas outre mesure. *ArchivMusic.com* est devenu le premier vendeur de musique classique aux États-Unis, mais l'émergence des sites Internet de vente ne compense pas encore la perte de surface du classique en magasin: «Une nouvelle habitude de consommation ne s'est pas encore créée et c'est sur quoi il faut travailler collectivement.» Au sommet des préoccupations à l'échelle internationale, on trouve le marché français, une vraie catastrophe.

De manière plus générale, au chapitre des problèmes qui se posent à la musique classique, Mario Labbé peste contre le désengagement du ministère de l'Éducation envers la musique: «Ce qui se passe dans nos écoles depuis une dizaine d'années est épouvantable. Au-delà même de la culture, l'enseignement de la musique est une base indispensable.» Évidemment il ne peut pas cacher non plus son amertume face à l'évolution de l'offre radiophonique: «Radio-Canada et la CBC, s'agissant de la musique classique, ne remplissent pas leur mandat.»

Avec Kent Nagano

Cette semaine, consécration

après de longues années de patience, Analekta lançait fièrement, au côté de Kent Nagano, le premier disque de l'OSM avec le successeur de Charles Dutoit. Intitulé *Beethoven, l'idéal de la Révolution française*, ce double album, qui existe en version anglaise et française, comporte deux CD.

Le premier présente (c'est la raison des deux versions) *Le Général*, projet d'association de musiques de scène de Beethoven avec un texte de Paul Griffith au sujet du général Dalaire, dont *Le Devoir*, sous le titre «Un assassinat en règle», avait tout dit des impasses et invraisemblances esthétiques et musicales lors de la présentation de «J'œuvre» en concert, en janvier 2007. La narration, dans la version française, est d'Albert Millaire. Dans l'album en anglais, le narrateur est Maximilian Schell, une prestation étonnante qui a l'air d'émerger d'outre-tombe. La soprano Andrianna Pieczonska a enregistré sa partie en français et en anglais. Comme souvent dans ces cas (cela s'entend dans les enregistrements d'opéras et d'opérettes comprenant des dialogues), le mixage de la voix et de la musique n'est absolument pas crédible, avec d'un côté une acoustique de salle de concert et de l'autre, un son de studio radiophonique.

Le second CD renferme *l'Opferlied op. 121b* en allemand et trois extraits d'Egmont — l'ouverture et les deux airs de soprano avec le texte original —, cette musique de scène qui est le ferment essentiel du *Général*. On imagine qu'ainsi un acheteur aguerri en informatique (Audacity est un bon logiciel de montage Open Source — gratuit) peut reconstituer dans son ordinateur une «vraie» version d'Egmont, non entachée d'une actualisation qui nie l'essence et les idéaux qui ont inspiré sa composition par Beethoven.

Le «tube» du CD 2 est la 5^e *Symphonie* de Beethoven telle qu'entendue en février dernier à la Place des Arts et dont la grande rectitude avait été très appréciée. On y notera que la technique rend sans artifices la dynamique ressentie dans la salle, notamment la présence étonnante du début du second mouvement, joué plus piano d'habitude.

En vertu d'accords internationaux entre Analekta et Sony-BMG, cet album sera distribué sur le marché international sur étiquette RCA Red Seal. Il sera ainsi mis en vente au Japon le 10 avril: juste à temps pour l'arrivée de Nagano et de son orchestre!

Collaborateur du Devoir

ARTS VISUELS

Ed Pien, entre paradis et enfer

L'ANTRE DES DÉLICES

Ed Pien
Musée d'art de Joliette,
145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette.
Jusqu'au 27 avril

JÉRÔME DELGADO

Lorsque Ed Pien s'attaque à l'installation, ses feuilles de papier et ses motifs se reproduisent à l'infini. Les motifs aussi se multiplient. Ce n'est plus la seule puissance d'une silhouette dessinée qui nous hante, mais également des architectures. Des projections et des reflets sortis de nulle part. Et des bruits.

L'installation labyrinthique *Haven*, avec ses rotondes et ses couches narratives qui débordent sur les murs et le plafond, est au cœur de l'exposition que le Musée d'art de Joliette consacre à l'artiste torontois. Un premier solo dans un musée québécois, pour lui qui a tout de même une belle visibilité ici depuis sa présence à la 3^e Biennale de Montréal (2002) et sa place dans une galerie montréalaise de renom, Pierre-François Ouellette art contemporain.

L'Antre des délices, titre de l'expo, le dit bien: nous voici dans un repaire secret, unique, parfois déroulant, mais savoureux. La commissaire Eve-Lyne Beaudry, conservatrice au musée lanudois, signe dans ce sens une présentation toute simple, nous faisant passer d'un corpus d'œuvres à un autre comme si l'on s'introduisait peu à peu, marche après marche, dans un caveau bien profond.

C'est un antre délicieusement imaginaire, divisé en quatre sections: dessins, papiers découpés, installation, puis encore des papiers découpés, différents des premiers par leur traitement de la couleur. Partout, la même touche, soignée et instinctive, fait apparaître un monde fantastique, principalement des personnages et de majestueux arbres.

Ceux-ci se détachent, subtilement, d'un fond autrement abstrait, duquel ils surgissent comme du néant. C'est particulièrement vrai dans le cas des papiers découpés, la coupe créant le vide qui donne tout le sens narratif. L'œuvre *Dans un antre rose* est d'autant plus captivante qu'elle ne se laisse lire qu'après plusieurs longues minutes d'observation. Et demeure ambiguë: est-ce une exotique lagune ou le fond des ténèbres? Le paradis ou l'enfer?

Habile dessinateur, Ed Pien puise ses figures mi-anges mi-démons, à la fois Eros et cannibales, dans des univers mythologiques. Ses personnages expriment le métissage culturel de l'artiste né

à Taiwan, aux confins des cultures orientale et occidentale. Sans une identité clairement définie, ils effraient autant qu'ils séduisent. Comparé aux Bosh et Goya d'autrefois, Pien parle de la vie et de la mort, la mère côtoyant des corps fragmentés, inertes ou ensanglantés.

C'est le cas de *Creation of the World*, voire de *The Queen* — deux encres de 2006 —, où une figure féminine apparaît aux côtés d'un amoncellement de têtes. Les dessins de Pien semblent fort distincts du reste de son travail, surtout lorsque la composition se fait moins hachurée, moins «automatiste» — la grande aquarelle *Water Gods Playing Tricks*.

Une approche connue

En réalité, l'approche est la même, Pien n'adaptant sa main qu'à la matière. Ses papiers découpés, des *shoji*, minces feuilles plus ou moins opaques, appellent la fragilité. Rien d'étonnant à ce que les titres et la facture générale évoquent une certaine peur, une certaine solitude. *The Night Gathering*, exposé dans le passé chez Pierre-François Ouellette, reste l'œuvre coup-de-poing, où ces figures mâles perchées dans l'arbre peuvent être vues comme la répétition d'un même individu en fuite.

Créée pour un musée de Washington, *Haven* n'est pas la première installation de Pien. Pour la Biennale de Montréal, il en avait déjà signé une, majestueuse. Dire qu'il s'aventure aujourd'hui dans de nouvelles avenues serait exagéré.

Pourtant, on a l'impression qu'il a voulu en rajouter. Avec tout cet appareil numérique (de la «retro-projection») et un volet son déjà présent en 2002, l'œuvre explore la solitude, la peur et le fantastique sous plus d'une dimension. L'effet est peut-être saisissant, le personnel du musée pouvant même sauter à la vue d'un visiteur en chair et en os, *Haven* souffre de la comparaison. La légèreté et la simplicité des papiers découpés, un travail essentiellement manuel, sont tout aussi percutants.

Ed Pien n'a pas à chercher une nouvelle voie. Ses papiers découpés lui offrent encore de multiples possibilités. Des œuvres comme *Noise in the Forest*, de 2007, ou *A Night of Bats*, de 2006, le démontrent. Les motifs du camouflage déjà imprimés sur la première, une toile à bache, lui ont soufflé le titre et la composition. La seconde, quant à elle, tire vers un traitement plus abstrait, sans que la signature en relief et en ombres s'y perde.

Collaborateur du Devoir

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

Saison
2008/9

Deux voix pour Berlioz

Beethoven et Bizet:

symphonies en do

Mendelssohn:

Elijah, une œuvre

chorale majeure

Mahler:

Le Chant de la Terre

Bartók et Dvořák

La Finlande de Sibelius

Bruckner 8:

Le cycle se poursuit



Abonnez-vous
514 598 0870
orchestremetropolitain.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112



Fauré et le symphonisme français

Yannick Nézet-Séguin, CHEF

Suzie LeBlanc, SOPRANO || Marc Boucher, BARYTON || Anne-Julie Caron, MARIMBA
Alain Cazes, CHEF CONCERT DU 9 AVRIL - FRANCK || Pierre Tourville, CHEF CONCERT DU 9 AVRIL - FAURÉ
Le Chœur de l'Orchestre Métropolitain

CÉSAR FRANCK || SYMPHONIE EN RÉ MINEUR

ISABELLE PANNETON || REBONDS, POUR CHŒUR, ORCHESTRE ET MARIMBA

GABRIEL FAURÉ || REQUIEM

LE LUNDI 14 AVRIL À 19 H 30

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842 2112 1 866 842 2112
www.pda.gc.ca Réseau Admission 514 790 125

LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE
HOCHELAGA-MAISONNEUVE (7 AVRIL, 20 H) // VERDUN (9 AVRIL, 19 H 30)
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LES CONCERTS

LAISSEZ PARLER VOTRE CÔTÉ CLASSIQUE!

RENSEIGNEMENTS : 514.598.0870, POSTE 21
ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

DE VISU

La révolution féministe revisitée

WACK! ART AND THE FEMINIST REVOLUTION
PS.1 Contemporary Art Center,
MoMA
22-25 av. Jackson
Long Island City, New York
Jusqu'au 12 mai 2008

MARIE-ÈVE CHARRON

Wack! Ça sonne comme un cri activiste ou un acronyme vaguement familier. Choix de titre judicieux, s'il en est, pour une exposition aussi intitulée *Art and the Feminist Revolution*. Sous la gouverne de Connie Butler et organisée par le MoCA de Los Angeles où elle a été inaugurée en mars 2007, l'exposition survole les années 1965 à 1980 avec quelque 300 œuvres de 120 artistes, toutes des femmes.

Profuse, donc, l'exposition, qui est maintenant en cours au PS.1, couvre une période historique marquée justement par le mouvement féministe et ses impulsions dans le milieu de l'art (pratique et théorie). Manifeste de cela, un retour du politique, comme cherche à le souligner le titre en évoquant des acronymes de regroupements réels de femmes en art (par exemple, WAC - Women's Action Coalition et WAR - Women Artists in Revolution), preuves tangibles d'une per- fusion de l'art par le militantisme.

Connie Butler, dans le catalogue de l'exposition, se défend bien d'avoir voulu faire de cette exposition une lecture linéaire ou rigide et d'avoir canonisé certaines figures, ce que, précisément, des féministes ont reproché au modèle dominant patriarcal.

Sans éviter tous les pièges du survol, par exemple en ratissant large, l'exposition met ainsi de côté le parcours chronologique au profit de regroupements thématiques des œuvres, ceux-ci visiblement réorganisés en cours de route. C'est du moins l'impression qui vient en constatant que le catalogue et l'exposition au PS.1 ne réunissent pas les mêmes œuvres sous les rubriques. Sans que cela nuise aux œuvres, croisements fructueux et ouverts sont néanmoins présents, la lecture que veut en faire la commissaire perd toutefois en acuité.

Aucun penchant didactique non plus dans cette exposition qui s'en remet beaucoup aux œuvres elles-mêmes. Leur impact, il est vrai, est puissant; plusieurs projets ont une éloquence frappante. Cependant, la mise en contexte fait parfois défaut, ce qui pourra dérouter le visiteur qui ne connaît pas cette production, d'ailleurs marquée par une diversité indéniable. Le catalogue devient alors un outil indispensable.



MATTHEW SEPTIMUS, AVEC LA PERMISSION DU PS.1 CONTEMPORARY ART CENTER
Vue de l'exposition *Wack! Art and the Feminist Revolution*, au MoMA

L'abondance des œuvres a cela d'avantageux qu'elle montre que les impulsions féministes ont largement contribué à débusquer de nouvelles manières de faire de l'art (et au postmodernisme), avec la performance, la vidéo (œuvres et documentation) et l'installation. À ces nouveaux moyens, des préoccupations inédites se sont greffées, par exemple, la représentation du corps, les politiques identitaires (classe sociale, genre, race) et l'écriture même de l'histoire de l'art, que les théoriciennes féministes ont également repensée.

Corps individuel et social

Forcément, par sa dimension historique, *Wack!* présente des figures déjà qualifiées de jalon (principalement américaines) dans l'art féministe, telles que Carolee Schneemann, Hannah Wilke, Myriam Schapiro et Judy Chicago. De Chicago, les œuvres peintes ou dessinées au motif floral (général) qui lui ont valu l'épithète d'essentialiste occupent les murs, tandis que l'allégeance culturaliste, ou constructiviste, se retrouve ailleurs, comme dans le *Post-Partum Document* (une sélection) de Mary Kelly. L'exposition ne tente pas toutefois de faire ressortir ces enjeux.

L'image du corps de la femme apparaît aussi dans tous ses états dans des œuvres soucieuses de remettre en question les stéréotypes féminins de la culture de masse,

comme chez Suzy Lake et Cindy Sherman (avec seulement une œuvre tirée de la série *Untitled Film Still*, ce qui atténue la dimension critique du projet) et Martha Rosler, avec une généreuse sélection. Dans la série *Body Beautiful or Beauty Knows No Pain*, Rosler exploite le photocolage pour superposer des images de mobilier domestique et pornographiques, engageant ainsi un propos sur l'objectivation du corps de la femme.

De Rosler également, des photomontages de la série *Bringing the War Home* (qu'elle poursuit encore aujourd'hui, comme le montre une récente exposition au New Museum de New York), affirmant que le privé est politique, leitmotiv féministe, en évoquant l'ignorance des femmes maintenues dans la sphère domestique. Des œuvres toujours percutantes.

Si la culture de masse est souvent dans la mire, la culture d'élite l'est aussi, ainsi que l'histoire de l'art. Emblématiques à cet égard, *Carving: A Traditional Sculpture* d'Eleanor Antin et *Some Living American Women Artists* de Mary Beth Edelson, qui revisite un chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, *La Cène*. Souvent reproduite, l'œuvre aujourd'hui est en bien mauvais état physique.

D'ailleurs, les œuvres issues de cette époque ont souvent été pensées pour contrecarrer le marché de l'art et les lieux conventionnels d'exposition. Dans *Wack!*, elles sont

en quelque sorte muséifiées. C'est le cas notamment de la reconstitution de l'environnement crochété de Faith Wilding, d'abord réalisée dans le projet collectif *Womanhouse* dans une maison abandonnée de Los Angeles en 1972.

Même impression devant les élastiques et les filets inertes de Lygia Clark, elle qui concevait des objets relationnels pour réaliser un corps collectif avec des participants.

Le document vidéo où elle explique ses motivations pour entre-mêler l'art à la thérapie est plus éloquent à cet égard. C'est aussi à travers des documents que les projets à dimension sociale, *Where We At: Black Women Artists* et *Crossroads Community (The Farm)* par exemple, sont évoqués.

L'expo, certes, jette des bases, mais sans faire le pont avec aujourd'hui et sans vraiment ouvrir de nouvelles perspectives, si ce n'est en intégrant quelques figures non occidentales. À ce chapitre, l'expo *Global Feminisms* (présentée au Brooklyn Museum en 2007), axée sur les années 1990, en faisait clairement son pari, s'inscrivant dans la pluralité de la mondialisation. Le panorama de *Wack!* montre, lui, l'impulsion fondamentale qui a précédé et rend accessibles des œuvres que les générations suivantes n'ont pas connues, ce qui n'est pas à bouder.

Collaboratrice du Devoir

Viola à Joliette: détour dans le sacré

OBSERVANCE
Bill Viola
Musée d'art de Joliette,
145, rue Wilfrid-Corbeil, Joliette.
Jusqu'au 20 avril

JÉRÔME DELGADO

Beau coup du Musée d'art de Joliette. *Observance*, vidéo du monstre sacré Bill Viola, est tirée d'une série majeure, *The Passions*, de 2002. L'offrir comme ça, sans l'excuse d'une expo thématique, prend en soi des airs d'événement. Sa présentation, en écho à la collection d'art sacré du musée, lui donne sa raison d'être. L'arrêt à Joliette s'impose.

Observance ne peut trouver meilleur contexte de diffusion. Son sujet — des gens qui défilent devant ce qu'on suppose être un défunt — et sa forme — cadre serré, bande silencieuse et au ralenti — imposent le recueillement.

Emouvante, efficace — la seule expression corporelle exprime toute une douleur —, la scène nous immobilise. Elle a du rythme, avance de manière fluide selon un entrelacement, circulaire et naturel, de mains et de corps qui cherchent leur chemin.

La procession, la douleur, la compassion, les thèmes illustrent des comportements humains non dénués de valeurs spirituelles. Malgré l'époque dite agnostique (la scène se déroule visiblement dans l'Amérique du Nord d'aujourd'hui), l'œuvre ne souffre pas d'anachronismes. Le contraste est même fort acceptable, à l'instar des vêtements colorés qui rompent avec l'habituel noir en cas de deuil.

Cette image de choc est bien relevée dans cette cellule qui ac-

cueille *Observance*, ouverte vers les salles d'art religieux. La manière, l'esthétique peuvent différer entre les christs en bois d'un côté et la vidéo de l'autre, le message est identique.

«C'est la même souffrance, la même douleur, mais avec des outils contemporains», résume Gaétane Verna, directrice du musée, en pointant le Viola, dont elle a assuré la venue.

Observance incarne parfaitement la spécificité du Musée d'art de Joliette. Une institution qui joue ses cartes sur deux plans, entre ses objets sacrés et sa programmation d'art contemporain. Il ne manquerait qu'il fasse l'acquisition de la vidéo pour finaliser cette belle opération.

Collaborateur du Devoir



KIRA PEROV / AVEC LA PERMISSION DU BILL VIOLA STUDIO
Image tirée de la vidéo *Observance*, de Bill Viola

Géza Hermann «Tempus Fugit»

Du 12 mars au 12 avril 2008

Pigment luminescent, pièces sous lumière noire. (Œuvres uniques)

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

JEAN-SÉBASTIEN DENIS ET MAX WYSE

Du 2 avril au 3 mai

GALERIE SIMON BLAIS

www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

MUSIQUE ET ARTS VISUELS

De retour de voyage, le jeudi 10 avril nous commençons avec vous notre 22^e saison!

8 juin - l'exposition GLENN GOULD PLURIEL à Gatineau,
28 juin - LE LOUVRE à Québec,
et puis LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE, TANGLEWOOD...

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS



photo: Georges Khayat

En 2005, **Luc Delavigne** a complété le DEC Techniques de métiers d'art - **Option céramique** donné en collaboration avec le Cégep du Vieux Montréal.

Il a installé son atelier chez lui à la campagne. Il participe au Salon des métiers d'art du Québec. Ses œuvres sont disponibles à la boutique *Les arts de la table* du Conseil des Métiers d'art.

Le DEC - OPTION CÉRAMIQUE
pour une carrière passionnante axée sur la création

Inscription au 2^e tour avant le 20 avril,
3^e tour avant le 25 mai.

Renseignements et visite du
Centre de céramique Bonsecours
444, rue Saint-Gabriel, Vieux-Montréal, (514) 866-6581
www.centreceramiquebonsecours.com



photo: Georges Khayat



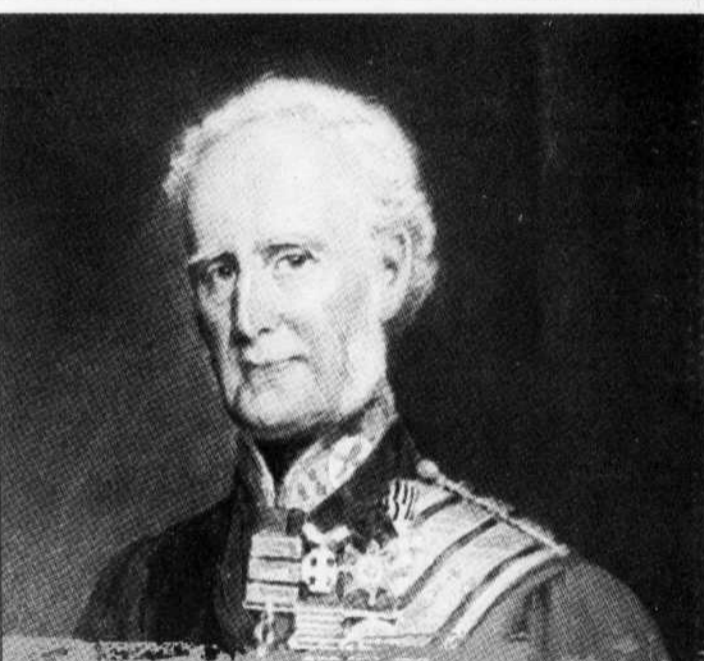
LORRAINE FONTAINE
MÉTAPHORE POUR
LA MAIN GAUCHE

ŒUVRES PICTURALES
2007-2008

Exposition,
du 2 avril au 30 avril 2008

LATITUDE NORD

4410 boul. Saint-Laurent
Montréal, Qc
(514) 287-9038



1837-1838
Rébellions
PATRIOTES VS LOYAUX



À POINTE-À-CALLIÈRE
JUSQU'AU 27 AVRIL

Dernière
chance

15^{ans}

POINTE-À-CALLIÈRE

Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal

350, place Royale
Vieux-Montréal
514 272-0150

www.pcmusee.qc.ca

Montréal

HISTORIA

LA PRESSE

Cherchez l'eff

Toronto Public Library, J. Ross Robertson Collection - 1 416 977-8787
Bibliothèque et Archives nationales du Canada, No. 990-215-218

CULTURE

CINÉMA

Un air de famille

3 AMIS

Réalisé par Michel Boujenah. Scénario de Michel Boujenah et Pascal Elbé. Avec Mathilde Seigner, Pascal Elbé, Kad Merad, Yves Rénier, Daniel Duval et Philippe Noret. France, 2007, 93 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Après s'être penché sur les relations familiales dans *Père et fils* (tourné au Québec), Michel Boujenah s'intéresse, avec *3 amis*, à la question tout aussi épineuse de l'amitié: celle qui compte, celle qui dure. Et celle dont on se passerait parfois. Prenez par exemple César, qui s'entête à vouloir rendre le sourire à Baptiste après que sa femme l'eût quitté. La manière laisse à désirer, mais le cœur est gros comme ça. Il en va de même pour ce film épisodique mais sympathique, dont l'unique but semble être de faire sourire. Beaucoup.

Les divorces, c'est souvent triste, mais pas celui de Baptiste (Kad Merad). C'est que ce mariage inopiné avait jeté de l'ombre sur les relations qu'entretenaient depuis les couches Claire (Mathilde Seigner), César (Pascal Elbé) et Baptiste. L'affaire réglée, la routine des copains (d'abord) peut reprendre, même si chacun semble être arrivé à un point tournant de son existence. Claire se questionne sur ses origines. Baptiste développe un désordre obsessionnel de la propreté. Et il y a César qui, peut-être pour combler le vide de la sienne, se mêle un peu trop de la vie des deux autres.

Le scénario de *3 amis*, coécrit par Boujenah et Pascal Elbé (vu dans *Père et fils*), ne ménage que peu de surprises et s'égare à l'occasion en voulant couvrir équitablement chacun des trois destins. Mais le regard posé sur ces êtres à la croisée des chemins est rempli d'une tendresse amusée à laquelle on résiste difficilement. On sent en outre le réalisateur bien en selle avec un thème qui lui est cher, à savoir la famille. Celle que

Kad Merad, Mathilde Seigner et Pascal Elbé dans *3 amis* de Michel Boujenah

l'on a ou, comme ici, celle que l'on se choisit. Et c'est peut-être par esprit filial que le traitement un peu rétro de la comédie évoque le souvenir, tant dans l'approche que dans le ton, de certains films d'Edouard Molinaro (*Cause toujours... tu m'intéresses!*) ou de Francis Veber (*Les Compères*). C'est-à-dire que des moments d'une relative sobriété peuvent aisément virer à la farce. Olivier Schultheis, dans certains motifs de sa trame sonore, fait d'ailleurs de beaux clin d'œil au vénérable compositeur Vladimir Cosma, la référence dans le genre.

À signaler, aussi, l'apport du directeur photo Philippe Pavans de Ceccatty (*Les Misérables du vingtième siècle*); Toulouse et ses environs champêtres auront rarement paru aussi idylliques.

À la distribution autrement solide, le choix d'offrir à Mathilde Seigner un rôle qu'elle a interprété ailleurs (*Tout pour plaire*), et souvent (*Une hirondelle a fait le printemps*, *Mariages!*, *Tristan*), déçoit. En femme forte en gueule mais fragile à l'intérieur, la gouailleuse comédienne commence à manifester les premiers symptômes du complexe Annie Girardot. Cette manie de battre sans cesse la même mesure dramatique a failli couler la carrière de l'illustre actrice dans les an-

nées 80. Mais comme cette dernière a démontré de brillante façon qu'il est toujours possible de se réinventer (chez Lelouch et surtout Haneke), on se contentera d'espérer que madame Seigner retienne la leçon des géants qui l'ont précédée.

Plus habité, Kad Merad (apprécié dans *Je vais bien, ne t'en fais pas*) se démarque du trio, et ce, tant dans le registre dramatique que sur le mode de la comédie physique. Muette mais bénéficiant d'un montage sonore parfait, la scène du téléphone est particulièrement savoureuse. Et rappelle à notre bon souvenir un certain Tati. Décidément.

Collaborateur du Devoir

Un passionnant jeu de chat et de souris

LA FEMME INCONNUE

Écrit et réalisé par Giuseppe Tornatore. Avec Ksenia Rappoport, Michele Placido, Claudia Gerini, Piera Degli Esposti, Clara Dosenna, Alessandro Haber. Image: Fabio Zamarion. Montage: Massimo Quaglia. Musique: Ennio Morricone. Italie, 2006, 118 min.

MARTIN BILODEAU

Giuseppe Tornatore s'était un peu pris les pieds, ces dernières années, dans des machins romanesques un peu mièvre (*Novocento*, *Malèna*), qui se mesuraient toujours désavantageusement à son triomphal *Cinéma Paradiso*. *La Femme inconnue*, qui prend l'affiche cette semaine à Montréal après avoir remporté cinq prix Donatello (les Oscars italiens), dont celui du meilleur film, se compare plutôt, et sans déshonneur de part et d'autre, à *Une pure formalité*, captivant face-à-face entre Polanski et Depardieu.

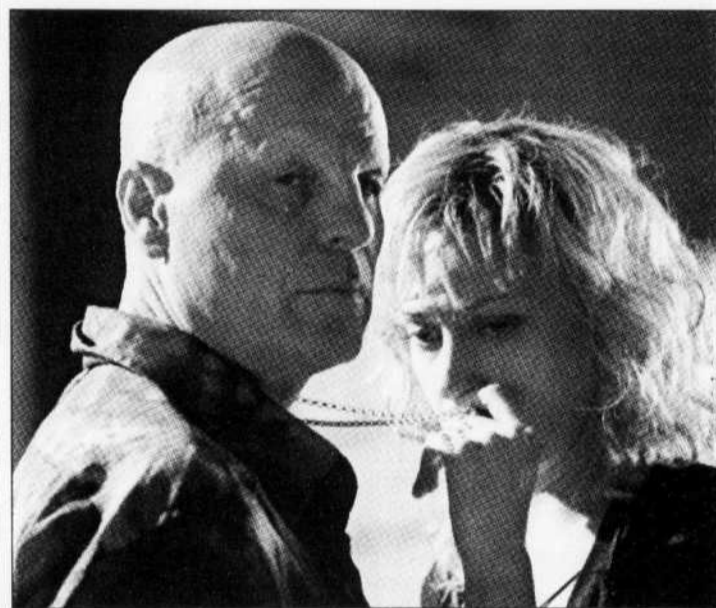
De fait, nous avons affaire ici à un thriller psychologique tendu et bien troussé, porté avant tout par la solide interprétation, dans le rôle-titre, de Ksenia Rappoport. Celle-ci, toute en rage contenue, campe Irena, une immigrante ukrainienne réduite à l'esclavage sexuel par les passeurs qui l'ont amenée en Italie. Le puzzle de son lourd passé se reconstitue, à coups de flash-back stroboscopiques, à mesure qu'avance le récit. Lequel s'amorce avec son installation dans un appartement

d'un quartier chic d'une métropole anonyme d'Italie.

Elle est seule (pourquoi?), elle a de l'argent (comment?), elle a surtout une idée fixe: décrocher un emploi de femme de ménage dans l'immeuble d'en face, préférablement au service des Adacher, une famille de joailliers mystérieusement liée à son passé. Alors que son projet est couronné de succès et qu'elle commence à s'attacher à la petite Tea, enfant unique du couple Adacher, le passé d'Irena la rattrape, en la personne de son souteneur machiavélique, campé avec un plaisir évident par le toujours excellent Michele Placido.

S'ensuit un passionnant jeu de chat et de souris, que Tornatore met en scène avec vigueur, en soignant la forme et en forgeant un climat à la *Eyes Wide Shut*, c'est-à-dire pile poil sous l'arc-en-ciel, avec un pied dans le réel, un pied dans l'insolite. Cela dit, l'intrigue fleurit ici et là le compromis. La conclusion mélodramatique et consensuelle, à cet égard, paraît hautement superflue. Le film eût gagné à préserver une partie de son mystère. Bien distillé dans la première moitié du film, celui-ci devient un peu forcé dans la seconde. La partition du grand Ennio Morricone, qui n'a jamais été un apôtre de la nuance, n'est cependant pas en cause. Au contraire, sa musique enveloppe le film et serre là où ça fait mal, déclinant sa force d'impact. Car impact vous ressentirez, au contact de cette étonnante *Femme inconnue*.

Collaborateur du Devoir

Michele Placido et Ksenia Rappoport dans *La Femme inconnue*

CHANTS LIBRES

UNE CRÉATION DE CHANTSLIBRES.ORG

L'ARCH-OPÉRA - ANGE

INSTALLATION

PAULINE VAILLANCOURT CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE
LOUIS DUFORT MUSIQUE
ALEXIS NOUSS INSTRUMENTS
ALAIN PELLETIER INSTALLATION VISUELLE

AVEC PAUL SAVOIE
EMILIE LAFOREST
FREDERICKA PETIT-HOMME
FIDES KRUCKER

09 10 11 12 AVRIL ESPACE DELL'ARTE 20H
EN REPRISE 4 SOIRS SEULEMENT
40, RUE JEAN-TALON E., MONTRÉAL 514 490 9613

ADMISSION RÉSEAU ADMISSION 514 790 1245 ADMISSION.COM

Québec

Hydro Québec

les séries Pro Musica 2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE TOPAZE
Cinquième Salle, PDA

LES CORs CLASSIQUES
direction : Paul Marcotte.

Dimanche, 6 avril 2008, 11 h 00

PROGRAMME
Gallay, Grand Quatuor Op. 26
Dauprat, Grand sextuor en ut majeur
Rossini, *Le rendez-vous de chasse*
Weber, *Ouverture Der Freischütz*

Billets : 25,00 \$ et 15,00 \$ (étudiants) (taxes et frais en sus)

Renseignements : Tél. 514-845-0532 Téléc. 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Lo Scena Musicale

Nh4

La Fondation de la famille Zeller

Place des Arts Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

CONSERVATOIRE
> de musique de Montréal

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE
ET LE CHŒUR
DU CONSERVATOIRE
avec la participation des
CHŒURS des écoles secondaires
JOSEPH-FRANÇOIS-PERRAULT
et PIERRE-LAPORTE
présentent

DIE SCHÖPFUNG
de JOSEPH HAYDN

60 MUSICIENS ET
300 CHORISTES SUR SCÈNE!

Les samedi 5 avril à 19 h 30
et dimanche 6 avril à 14 h 30
Église Saint-Jean-Baptiste
309, rue Rachel Est

Direction : Louis Lavigneur

Solistes :
Sophie Martin, soprano
Sasha Djhanian-Archambault, soprano
Mathieu Grégoire, ténor
John Giffen, basse
Bernard Levasseur, baryton

Billets : 10 \$ disponibles au
Conservatoire ou à l'église
Saint-Jean-Baptiste, avant le concert

Renseignements : 514 873-4031
www.conservatoire.gouv.qc.ca

Conservatoire
de musique
et d'art dramatique
Québec

théâtre LA CHAPELLE

SCÈNES CONTEMPORAINES

MUSIQUES NOUVELLES

SUONI ITALIANI
MUSIQUE DE CHAMBRE ITALIENNE DU 20E ET 21E SIECLE

PAR L'ENSEMBLE TRANSMISSION:
Lori Freedman : clarinettes / D'Arcy Gray : percussion /
Clemens Merkel : violon / Guy Pelletier : flûtes /
Brigitte Poulin : piano / Julie Trudeau : violoncelle

VENDREDI 11 AVRIL 2008 - 20h
HOMMAGE À GIACINTO SCELISI plus les oeuvres
d'ALDO CLEMENTI et de GIORGIO MAGNANENSI
(création pour clarinette basse et électroniques)

SAMEDI 12 AVRIL 2008 - 20h
LUCIANO BERIO: TROIS SEQUENZAS
(violon, piano, clarinette basse)
plus les oeuvres de DONATONI, SCIARRINO,
MAGNANENSI et CLEMENTI

ENSEMBLE AD HOC ENSEMBLE
MUSIQUES IMPROVISÉES

Rencontre inédite entre six musiciens d'exception
sélectionnés à travers le pays. Première étape
de la tournée canadienne.

Guillaume Bourque : clarinettes (Montréal)
Christine Duncan : voix (Toronto)
Jean Félix Mailloux : contrebasse (Montréal)
Jean Martin : Batterie (Toronto) /
Dani Oore : sax, instruments inventés (Halifax)
Jesse Zubot : violon (Vancouver)

VENDREDI 18 AVRIL, SAMEDI 19 AVRIL À 20H

SAMEDI 19 AVRIL 16H30 : Répétition publique, discussion, jam
Musiciens apportez vos instruments!
[8\$/ gratuit avec billet pour le concert]

UNE PRÉSENTATION LACHAPELLE
Tarif : 17\$/ Spécial deux spectacles : 30\$

BILLETTERIE / INFORMATION : 514-843-7738
3700 RUE ST-DOMINIQUE - MONTRÉAL
WWW.LACHAPELLE.ORG

LE DEVOIR

